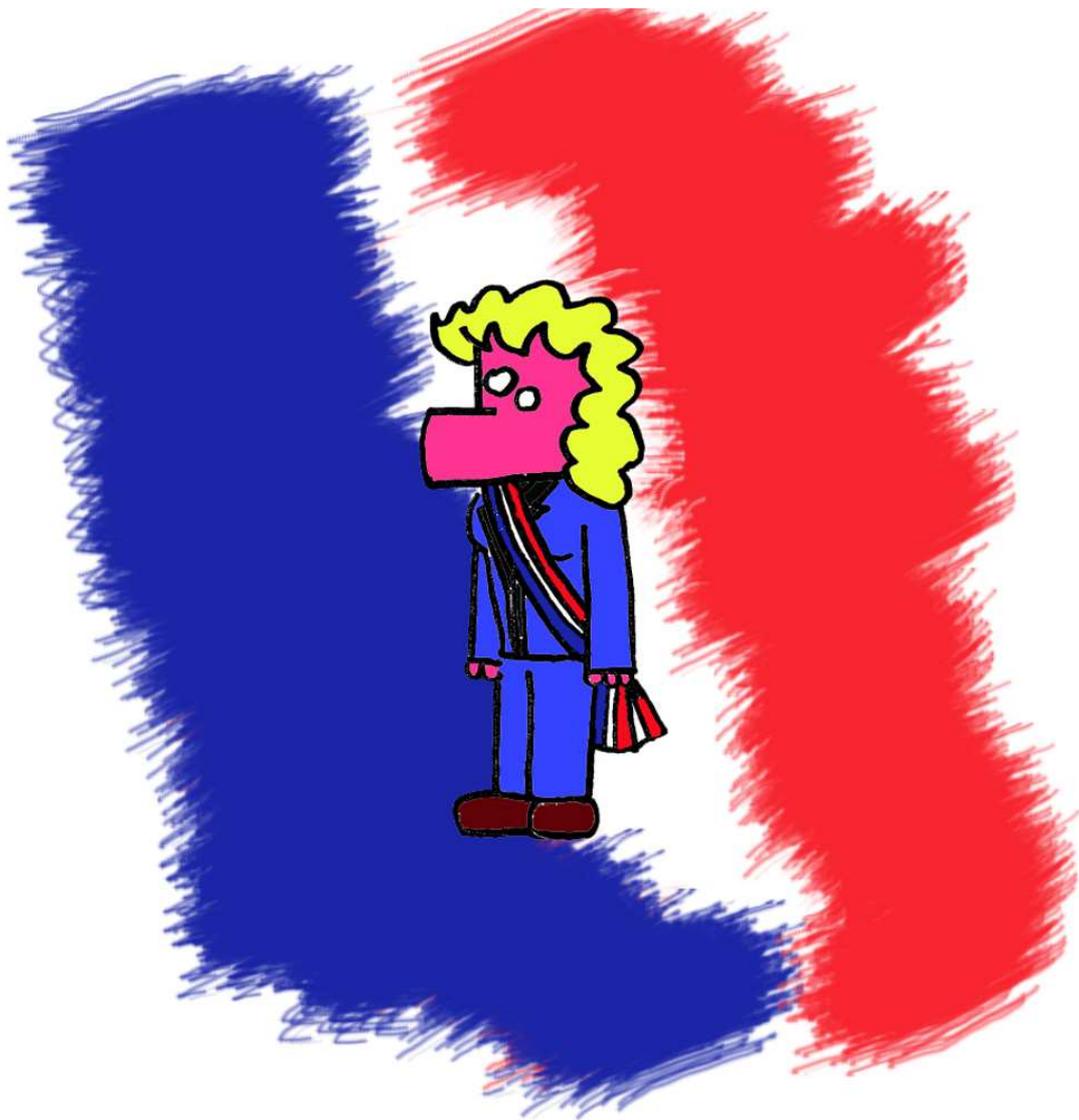


La cruauté

De Guillaume Moraine



Personnages :

Valérie : présidente de la république
/ vieux 14

Sa fille, Angèle / Vieux 1 / papa / vieux 9

Me Pierre, Huissier / L'enfant 2 /
Vieux 2 / maman / vieux 7

Julien : coupable idéal / Vieux 3 / enfant / L'ange / vieux 6

D Martin : Psychiatre de Valérie / Vieux 4 / vieux 13

Mireille : sœur de Valérie / Chaperon rouge / Bill / vieux 10

Christophe : bras droit de Valérie / vieux 16

Georges : Responsable de la sécurité du palais / vieux 15

Me Paul : huissier / Loup / vieux 11

Mlle Rose, secrétaire / Alfredo / vieux 8

Le mari, Jules / Pietro / Le clown / vieux 5

Johnny / Mère-grand / Le diable / vieux 12/ Bob /

Chapitre 1

Prologue

Quatre vieilles et vieux sont installés sur un banc, les mains posées sur leur canne. Ils tanguent d'un côté à l'autre.

Vieux 1 : je suis content, moi !

Les trois autres : très content !

Vieux 1 : je suis content parce que je suis vieux ! et parce que je suis vivant !

Vieux 2 : je suis contente parce que tous, ils on t pas réussi à me tuer ! Ah ils ont essayé ! Les salauds !

Les trois autres : Ils ont essayé !

Vieux 2 : Ils ont essayé !

Les trois autres : les salauds !

Vieux 3 : j'en ais évité, des balles ! Des coups de couteau !

Vieux 4 : des faillites ! La mort de tous mes amis !

Vieux 1 : la mort de mes chats !

Vieux 4 : La mort de mes chiens !

Vieux 1 : la mort de Prosper, mon canari !

Les trois autres : on a survécu au canari !

Vieux 2 : et ça, c'est pas donné à tout le monde !

Vieux 3 : la plupart du temps, on survit pas au canari, on reste par terre dans le salon, à blanchir puis à jaunir, puis à verdier, puis à sentir !

Vieux 2 : et le canari, lui il se marre !

Vieux 3 : il chante dans sa putain de cage ! piou piou ! piou piou ! Il se marre !

Vieux 4 : mais nous non.

Les trois autres : nous autres, pas du tout.

Vieux 1 : moi j'ai regardé le canari dans sa cage. Et avant qu'il se mette à se marrer !

Vieux 2 : je lui ais tordu le cou !

Vieux 1 : C'est pas gentil. Je sais. Mais au moins, aujourd'hui...

Les trois autres : j'en suis pas encore à blanchir.

Vieux 1 : à jaunir, à verdir...

Les trois autres : et j'en suis pas encore à sentir !

Vieux 3 : je regrette rien de rien. J'ai pas eu la vie que je voulais.

Vieux 2 : alors j'avais rien d'obligé à réussir !

Vieux 3 : la belle vie, pépère ! Et personne à me marcher sur les pieds !

Vieux 4 : j'ai fait la guerre !

Vieux 1 : j'en ais fait deux !

Vieux 2 : trois !

Vieux 3 : je l'ai pas faite, moi, j'avais les pieds plats.

Les trois autres : vieux planqué !

Vieux 3 : vieux jaloux !

Vieux 2 : mais alors toi, t'as jamais tué personne ?

Vieux 3 : c'est vrai, c'est dommage... mais bon tant pis ! C'est la vie, ma bonne dame !

Les trois autres : ça c'est sûr...

Vieux 3 : j'ai tué personne, mais comme ch'uis vieux, j'en ais vu plein mourir ! C'est déjà bien. Pas top, mais pas mal.

Vieux 1 : moi j'ai survécu à mes enfants...

Vieux 2 : y en a qui disent, qu'il faut pas que ça arrive, ça...

Vieux 1 : mes enfants étaient des chieurs.

Vieux 3 : alors ça va, alors ?

Vieux 1 : Ouaip. Ça va. Mais moi j'ai plus personne à emmerder !

Vieux 4 : et le coiffeur ?

Vieux 1 : je porte une moumoutte.

Vieux 4 : et le boulanger ?

Vieux 1 : je supporte pas le gluten.

Vieux 4 : le reste du pays, alors ?

Vieux 1 : ah si, bien sûr ! Je vote toujours à droite !

Les trois autres : ça c'est bien !

Vieux 2 : Je regrette pas le mal que j'ai fait.

Les trois autres : comme tout le monde.

Vieux 2 : j'ai fait pleurer !

Les trois autres : comme tout le monde !

Vieux 2 : j'ai mis enceinte, et je me suis barré !

Les trois autres : comme tout le monde !

Vieux 2 : maintenant ch'uis vieux, je peux bien l'avouer !

Vieux 3 : maintenant t'es vieux, on va te l'pardonner.

Vieux 2 : et même j'ai divorcé.

Les trois autres : comme tout le monde.

Vieux 1 : moi, deux fois !

Vieux 3 : quatre fois, je vous bats !

Vieux 4 : on est en train de jouer à qui a la plus grosse ?

Les trois autres montrant les cannes : c'est moi qui gagne !

Vieux 2 : mais dans le divorce, le plus marrant, c'est quand même les enfants !

Vieux 3 : ah oui ! Quel pied !

Ils se relèvent, difficilement, et commencent à faire tomber les manteaux, l'un sera la maman, l'autre le papa, le troisième sera l'enfant, le quatrième ramassera les manteaux pour les sortir en coulisse.

Vieux 2 : avec leurs petits yeux mouillés ! Grands comme des soucoupes !

Vieux 3 : et leurs petites mains, qu'ils tordent dans tous les sens, et quand ils gigotent d'un pied sur l'autre !

Vieux 4 : un bon divorce, c'est parkinson à 5 ans !

Vieux 1 : ils comprennent pas ce qui leur arrive !

Vieux 2 : et ils le prennent en pleine poire !

Vieux 3 : de vrais petits canaris !

Les quatre vieux : piou piou ! piou piou ! piou piou ! piou piou ! COUIC !!!

Maman : je t'ais vu ! Je t'ais vu au café, tu buvais ta pression avec l'autre blondasse de la compta !

Papa : oh bah si on peut même plus boire un coup, où c'est qu'on va ? Qu'est-ce t'en as à faire, avec qui que j'bois ?

Maman : j'en ais qu'après c'est moi qui te ramasse, devant la porte d'entrée ! Tellement plein que t'arrives même pas à y glisser ta clef !

Enfant : papa ! Maman ! Arrêtez !

Papa et maman : tais-toi, toi !

Enfant : maaaiiiieuhhh...

Maman : j'en ais marre, robert ! Tu me parles plus que pour m'engueuler !

Papa : si tu faisais pas autant de conneries, aussi, j'aurais pas besoin de te rentrer dedans !

Maman : bah ça aussi, d'ailleurs, tu fais plus ! Avant tu faisais !

Enfant : maman ? C'est quoi « rentrer dedans » ?

Papa et maman : toi, tais-toi !

Enfant : maiiiiieuuhhhh !!!

Papa : d'où que c'est d'ma faute ? Bah oui je te touche plus ! Et puis quoi ! Ça a pas l'air de te manquer !

Maman : je pleure tout les soirs !

Papa : et tu trouves ça sexy toi ? Alors bah oui, je bois des coups avec mes copains !

Maman : la blondasse de la compta, c'est un bon copain ?

Papa : avec elle, au moins je me marre, bien !

Enfant : moi aussi, je voudrais un bon copain !

Papa et maman : toi tu te tais !

Un temps, ils attendent. Puis...

Enfant : Maiiiiieeuuhhh !

Maman : eh ben voilà, t'as gagné, voilà le gamin qui pigne !

Papa : tout le portrait de sa mère ! Passe ses soirées à chialer !

Maman : faut que ça s'arrête, Robert, j'en peux plus là, je rentre chez ma mère !

Papa : bah vas-y ! Prends tes cliques et tes claques ! Tu fais son sac au gamin et tchaô pantin !

Maman : que non ! Tu me prends pour la DDASS ? T'as qu'à lui en faire une nouvelle maman, de ta blondasse !

Papa : Elle veut pas de même, elle est pas folle ! Et celle là elle sait ce que j'aime ! Alors je la laisse pas filer !

Maman : attends tu dis quoi ? Que le gamin, je me le coltine ?

Enfant : papa, maman... s'il vous plaît...

Papa et maman : toi, tu la fermes !

Enfant : mais moi, je vous aime...

Silence, les parents le regardent, dégoûtés...

Maman : on a qu'à faire une semaine sur deux !

Papa : que dalle ! C'est toi qui l'as voulu, t'as tout gagné ! Maintenant tu le gardes !

Maman : j'en veux pas ! J'en veux plus !

Enfant : maman...

Maman : chéri, ça suffit : maman parle à papa !

Papa : moi je me casse, tu fais ce que tu veux, pas question que je discute plus longtemps, salut !

Maman : on a pas causé du chien !

Papa et maman : Le chien, c'est moi qui le garde !

Papa : alors ça non, tu l'emporteras pas au paradis ! Le chien il est à moi, t'auras des nouvelles de mon avocat !

Maman : D'accord, tu veux la guerre ? C'est moi qui vais garder pépère ! Ah le salaud !

Ils sortent chacun de leur côté, et laissent l'enfant seul au milieu. Il ne bouge pas.

Enfant : j'ai plus d'amis, j'ai plus de parent, ch'uis pas désiré, j'ai même pas l'âge de comprendre à quel point c'est ignoble... alors bon... quelque part tant pis... je comprendrais plus tard. Mais je fais quoi, moi là, en attendant ? Je grandis tout seul ?

Entre le petit chaperon rouge, sautillant et dansant.

Chaperon : mais, non, Louis ! T'es pas tout seul, je suis là moi, joyeuse et contente ! Toute innocente !

Enfant : Tu crois que tu peux m'aider ?

Chaperon : c'est dans les histoires qu'on t'a raconté ! Il y a toute l'aide que tu veux !

Enfant : mes parents divorcent. Tu peux dire mieux ?

Chaperon : tes parents t'aiment, c'est obligé, les parents aiment leurs enfants ! C'est o-bli-gé !

Enfant : ils veulent pas me garder.

Chaperon : si tu veux, on peut chanter ! « prom'nons-nous dans les bois, pendant qu'le loup n'y est pas ! Si le loup y était, il nous mangerait ! »

Enfant : et s'il y est, le loup ?

Chaperon : parle pas de malheur, ça le fait venir !

Entre le loup.

Loup : OUUUUUHHH ! Je sens de la chair fraîche ! Je vais me faire un de ces gueuletons ! Oh yeah ! Du rouge à l'horizon !

Chaperon : ciel ! Le loup ! Il va me manger !

Enfant : dans l'histoire, il te mange pas, tu es protégée pas les grands...

Chaperon : alors où ils sont les grands ? vite, les grands ! Le loup veut me boulotter !

Loup : au fond du bois, les adultes ne viennent pas, gamine ! T'es à moi ! Dis-moi, t'as quelque chose contre le court-bouillon ? C'est mon pêché mignon !

Chaperon : me mange pas, méchant loup ! Tu es mauvais ! Tu vas perdre !

Enfant : c'est vrai que t'aurais besoin d'aide...

Chaperon : mais fais quelque chose, bourricot ! On est dans ta tête !

Enfant : voilà ton adulte à toi, alors...

Entre Mère-grand. Claudiquant.

Mère-grand : ya t-il besoin de moi, par là ? Pas d'inquiétude, me v'là !

Chaperon : Mère-grand ! Ma Mère-grand ! Ya le loup qui veut me dévorer !

Mère-grand : oh le coquin ! Qu'il s'approche, j'en fais de la fourrure pour mes couvertures !

Loup : une gosse, et une vieille ! C'est ça qui doit m'arrêter ? C'est quoi cette histoire, t'es pas sérieux, Louis !

Enfant : c'est ce qu'on m'a appris...

Chaperon : ya le chasseur, aussi, qui doit venir !

Enfant : le chasseur, c'est comme un papa ?

Chaperon : ouuuuu ! C'est ça !

Enfant : alors il viendra pas...

Loup : bah alors, moi je fais quoi ?

Enfant : bouffe-la...

Chaperon : Nooon ! nooooo !

Elle s'enfuit en courant. Le loup se lance à sa poursuite.

Loup : à taaaaable ! OOOUUUHHHHH !!!

Mère-grand : c'est pas bien, gamin ! Tu lui fais du mal !

Enfant : on m'en a bien fait, à moi.

Mère-grand : alors comme ça, c'est juste ?

Enfant : t'es une vieille, tu vis dans la forêt très loin, toute seule ! Tu te rends pas compte ? T'as même pas le téléphone ! Il pourrait t'arriver n'importe quoi, regarde !

Il pousse Mère-grand qui s'effondre au sol, et ne peut plus se relever.

Mère-grand : aide-moi, gamin ! Je m'suis cassée un truc ! Appelle un médecin !

Enfant : faut faire le 15.

Mère-grand : donne-moi ton portable !

Enfant : j'ai pas l'âge. Pas assez responsable, désolé. T'as qu'à ramper !

Mère-grand *elle commence à ramper vers la coulisse* : Sale gosse ! S'en prendre à une pauvre vieille qu'à rien fait ! Qui peut même pas s'défendre ! Qu'est trop fragile !

Enfant : oui. Je connais ça... je compatis !

Entrent deux stylistes gays, enthousiastes comme tout, ils apportent de quoi habiller l'enfant.

Alfredo : Il est prêt ! Il est tout à fait prêt, notre petit prodige !

Pietro : Qu'est-ce qu'il a grandi vite, on ne le reconnaît plus !

Alfredo : on croirait qu'il a pris 20 cm d'un coup, là, tellement il a souffert !

Pietro : oh, tu vas pouvoir mordre la vie à pleine dents, maintenant ! Le monde t'appartient !

Alfredo : Moi je te conseillerais une petite teinture, un blond cendré t'irait à merveille !

Pietro : ou un léger roux saumâtre, pour parader en boîte !

Alfredo : Ah les boîtes, ouh ! C'est qu'il va en croquer le galopin !

Pietro : Plus tôt que prévu, mon petit loup ! Ya plus rien qui t'en empêche...

Alferdo : Quand je pense que moi, mes parents m'ont aimé jusqu'à mes quinze ans !

Pietro : Mon pauvre vieux... t'as découvert la liberté vachement tard !

Enfant : moi je veux de l'amour.

Les deux : Et c'est ce qu'on te promet ! Tu vas pas arrêter d'en chercher ! D'en trouver ! D'en perdre ! D'en jeter ! Toute ta vie ! Et peut-être même après, qui sait ?

Alfredo : c'est la belle vie qui s'annonce, tu peux remercier papa et maman !

Enfant : Merci papa, merci maman...

Ils l'habillent en soldat, vareuse, besace, calot, fusil, cigarette, bouteille de rouge.

Pietro : t'es beau comme un cœur, mon petit Louis, tu vas en faire tomber, de la minette !

Alfredo : Ouh, moi j'aurais quelques petites choses en plus (*montre sa poitrine*), et quelques petites choses en moins (*montre son sexe*), je te garantis que je me laisserais tenter !

Pietro : allez, mon mignon, va faire un carton !

Alfredo : La vie est une guerre, mon petit Louis ! Maintenant t'es armé ! *Ils le poussent en coulisse* il te restera juste à mourir !

Les deux : à bientôt !

Ils se tournent face public.

Pietro : Il va très bien s'en sortir !

Alfredo : C'est promis !

Pietro : Foi de menteurs !

NOIR

CHapitre 2

Se CONFESSer

Valérie est à l'avant-scène, tailleur strict, bien maquillée. Elle vient d'être élue présidente de la république au suffrage universel. Elle est dans son bureau, à l'Élysée. Assis dans un fauteuil, le docteur Martin, son psychiatre.

Valérie : Voilà, docteur. C'est ça mon rêve. Je le fais pratiquement toutes les nuits depuis le début de la campagne.

D Martin *Après un temps de réflexion* : Bon. Ecoutez, Madame la Présidente... Je ne sais pas trop quoi vous dire. C'est le rêve le plus tordu que j'ai jamais entendu...

Valérie : oui, c'est pour ça que j'ai un peu besoin de vos lumières. Les petits cauchemars tous simples, je gère. Mais là...

D Martin : Là, c'est du lourd... Madame la présidente, vous venez d'accéder à la fonction suprême ! Ce n'est pas rien ! Laissez-vous le temps de digérer ça ! Vous devriez gouverner quelques mois, avant d'avoir besoin d'être suivie par un professionnel !

Valérie : ça me bouffe, je ne pense qu'à ça. Devant le président russe, vous me voyez chanter « prom'nons nous dans les bois ? »...

D Martin : A quoi vous attendiez-vous, en vous lançant dans cette aventure, Madame la Présidente ?

Valérie : Valérie.

D Martin : je vous demande pardon ?

Valérie : Avant vous m'appeliez Valérie. Mon prénom. Et maintenant j'ai l'impression d'avoir affaire à un secrétaire d'état...

D Martin : C'est le protocole, Madame la Présidente... et pour en revenir au sujet, à quoi vous attendiez-vous ?

Valérie : C'est le bordel.

D Martin : Mais encore ?

Valérie : Je me disais que ce serait la fête. Du non stop pendant 5 ans ! Enchaîner les teufs de dingues en sauvant le pays ! Pondre des projets de fous, tutoyer les plus grands ! Inspirer la crainte ! Le luxe, les hôtels, les beaux mecs, et mettre de l'argent de côté !

D Martin : ce sont de jolis projets...

Valérie : N'est-ce pas ? Alors j'ai mouillé la chemise pendant six mois ! Je pensais que le plus dur, ce serait de convaincre les gens que j'étais une déesse descendue sur terre pour les sortir de la mouise ! Je me suis épuisée à me faire élire ! Je suis vidée !

D Martin : Il faut s'investir, c'est sûr...

Valérie : Dormir trois heures par nuit ! Alternier les excitants et les somnifères ! Porter trois litres de maquillage pour masquer les cernes, blanchir ses dents toutes les semaines ! Être increvable ! In-cre-va-ble !

D Martin : mais ça y est, Madame la Présidente, tout ça est derrière vous !

Valérie : Mon cul ! J'arrive ici, j'ouvre le bureau, j'aère ! Et qu'est ce que je vois ? C'est un bordel sans nom, ce pays ! Un bordel sans nom !

D Martin : ça demande un peu de travail, de gouverner ...

Valérie : Je ne suis pas stupide ! Mais là c'est... c'est... c'est pas possible ! Je suis surprise qu'il tienne encore debout, le pays... Ah ça ils vous le disent pas avant...

D Martin : Il n'y aurait sans doute pas beaucoup de candidat s'ils disaient tout...

Valérie : Vous pensez que c'est exprès ? Que c'est caché ? On laisse deux trois barges un peu diplômés tenter le poste, et une fois qu'il y en a un qui arrive, on lui dévoile tout ! Et quand il voit ça, il est tellement tétanisé qu'il osera pas remuer le petit orteil de tout son mandat ! De peur que ça lui explose à la figure !

D Martin : Nous sommes tous humains, vous savez... avec nos faiblesses... vous en avez aussi.

Valérie : je n'ai pas le droit d'en avoir ! Je suis une battante ! Et quand je regarde le boulot, je suis comme une gamine qui fait sa première rentrée scolaire ! Faible ! Incapable de me prendre en mains ! Je pleure en cherchant ma mère !

D Martin : Ce n'est pas ce qu'on attend d'un Président de la République...

Valérie ironique : Non ? Vous croyez ?

On entend une légère sonnette.

D Martin : On va vous demander, je crois.

Valérie : Venez, Docteur, je n'en ais pas fini avec vous.

Elle sort, en emmenant le médecin avec elle.

Chapitre 3

Être Haineusement Fière

Entrent Me Paul, huissier, accompagné de Mireille, la sœur de Valérie.

Me Paul : Entrez, madame. Madame la Présidente va vous recevoir.

Mireille : Me recevoir ? C'est bizarre. C'est ma sœur, d'habitude j'entre dans sa chambre sans frapper...

Me Paul : Les choses ont changé. *Il regarde autour de lui* Elle n'est pas là. Vous voulez bien patienter ?

Mireille : Avec un petit magazine ? Comme chez le dentiste ?

Me Paul : Je vous conseille de vous y faire, Madame ! Dorénavant Madame la Présidente ne pourra vous voir que si elle a un petit moment... Elle va être très occupée...

Mireille : ça, ça ne changera pas.... Elle n'a jamais eu un moment pour sa grande sœur... Je vois pas pourquoi ce serait différent aujourd'hui.

Me Paul : Vous avez l'air bien amer...

Mireille : non. Déçue. Et fatiguée aussi. Et peut-être légèrement dépressive sur les bords...

Me Paul : Comme tous les gens de pouvoir, madame. Rien d'alarmant !

Mireille : Les journalistes m'appellent sans arrêt pour savoir à quel point je suis fier d'elle, et combien je la soutiens !

Me Paul : Que répondez-vous ?

Mireille : Je mens. « C'est une merveilleuse aventure qui commence, pour elle comme pour le pays ! Le peuple n' imagine pas le sacrifice auquel consent ma sœur pour améliorer notre monde ! Elle va faire plus que défendre, plus que négocier, plus que réformer ! Elle va l'éduquer, ce pays ! Elle va l'élever à bout de bras ! Elle va le porter, avec le dévouement d'une mère qui porte ses enfants ! Et voilà qui donne la mesure de son amour ! Personne n'est plus digne de confiance qu'une mère qui porte ses enfants ! Elle mourrait pour eux, elle tuerait pour eux ! »

Me Paul : C'est beau ! Les journalistes doivent être ravis !

Mireille : C'est un conseiller en communication qui m'a écrit le texte. Le même gars qui fait les pubs, là, pour les assurances...

Me Paul : Je vois de qui vous parlez. C'est quelqu'un de très compétent.

Mireille : Plutôt. Les journalistes pleurent comme des bébés quand je leur balance ça.

Me Paul : Je peux vous proposer quelque chose à boire ?

Mireille : Vous prenez ce qu'il y a de plus fort, et vous remplissez le verre. Et vous laissez la bouteille.

Me Paul : Bien madame.

Me Paul va au bar servir le verre de Mireille. Celle-ci regarde dans son sac. Vérifie que tout est en ordre. Me Paul revient avec le verre et le lui donne.

Mireille : Vous savez. Le plus facile, dans tout ça. C'est que d'un coup tout devient faux.

Me Paul : Facile, dites-vous ?

Mireille : Oui. Avant on ment en culpabilisant. Maintenant c'est officiel, conseillé, organisé. Vous n' imaginez pas l'énergie qu'on perd à composer de bons sentiments ! Alors quand un publicitaire chevronné se met à le faire à votre place ! On se sent plus léger !

Me Paul : Il y a tout de même de bons côtés à tout cela !

Mireille réfléchit en buvant.

Mireille : Non. J'en vois aucun. Aucun bon côté. C'est le même enfer, avec les caméras en plus.

Me Paul : Bon. Je vais vous laisser patienter. Madame la Présidente ne devrait pas tarder.

Mireille : Vous pouvez pas dire « votre sœur », plutôt ?

Me Paul : C'est le protocole, madame.

Mireille : Rien d'affectif, c'est ça ?

Me Paul : on en change si souvent, il ne vaut mieux pas s'attacher...

Mireille : Comme un hamster...

Me Paul souriant : Je ne suis pas autorisé à en rire, madame.

Mireille : Un beau métier que vous faites !

Me Paul : Merci.

Il sort. Mireille reste seule. Elle boit son verre cul sec, le repose, le remplit de nouveau. Puis elle fouille dans son sac et en sort une arme à feu.

Mireille : Tu te rappelles, grande sœur, quand on était petites ? On disait que personne ne se mettrait entre nous ! Des vraies promesses d'enfant, les plus sacrées ! Eh bien, pour le coup... On a

tout foutu en l'air... *elle range l'arme dans son sac* On joue le rôle que d'autres nous ont donné, maintenant...

CHAPITRE 4

AVOIR PEUR

Valérie entre, elle regarde sa sœur. Mireille la regarde à son tour. Elles s'approchent et se prennent dans les bras l'une de l'autre.

Valérie : Mireille... Je suis vraiment contente de te voir...

Mireille : Valérie... Tu m'as l'air fatiguée, mais ta nouvelle fonction te rend magnifique !

Valérie : Ce n'est pas vrai, mais merci quand même...

Mireille : Oui, j'ai appris à mentir récemment...

Valérie : Bon.

Mireille : Bon.

Long silence.

Valérie : Tu sais. Je suis un peu occupée, là. Ils doivent être une centaine à attendre un rendez-vous ou autre chose, à la porte du palais...

Mireille : Du « palais »...

Valérie : c'est le nom qu'on lui donne.

Mireille : ta campagne s'est bien passée ?

Valérie : tu n'écoutes pas les infos ?

Mireille : logiquement, dans une famille, on ne communique pas en passant des articles dans les journaux... pas un seul coup de fil en six mois ?

Valérie : Désolée. En fait non, pas désolée du tout, on s'appelait pas avant, je vois pas pourquoi j'aurais du m'y mettre tout d'un coup.

Mireille : tu serais plus au courant de ma vie.

Valérie : Pourquoi faire ? Savoir combien tu as perdu au jeu ?

Mireille : Beaucoup. Enormément, en fait. Je suis dans la merde.

Valérie : Pour changer.

Mireille : Tu m'aimes pas, hein ?

Valérie : T'es un boulet, t'as toujours été un boulet. Depuis ta majorité, j'ai du te faire un chèque chaque année pour éponger tes dettes.

Mireille : Je veux pas de chèque, cette fois.

Valérie : Ah tiens ? Tu t'es débrouillée pour rembourser ?

Mireille : Non. Mes créanciers veulent pas d'argent, ils te veulent, toi.

Valérie : Tu m'étonnes. Faire chanter la présidente à travers sa sœur, c'est le gros lot ! Tu leur as dit que je paierai pas ?

Mireille : Oui. Ils m'ont cru. Ils le savaient déjà, en fait. Ils veulent pas d'argent, je t'ai dit.

Valérie : Alors quoi ? J'ai autre chose à faire, je t'ai déjà dit.

Mireille : C'est toi ou moi, ils ont dit.

Mireille sort son arme et la pointe sur Valérie.

Valérie : Nom de dieu, Mireille, qu'est-ce que tu fais ?

Mireille : Ne crie pas, s'il te plaît ! C'est déjà pas facile !

Valérie : Mais pourquoi ? Pourquoi on veut ma mort ?

Mireille : J'en sais rien, mais il y a bien une ou deux personnes qui veut pas te voir gouverner, non ? Moi j'ai pas demandé. Ça va être rapide, Valérie, excuse-moi encore...

Valérie : Fais pas ça, Mireille par pitié fais pas ça ! J'ai une famille !

Mireille : Je sais. J'en fais partie. Adieu.

Elle lève son arme et met Valérie en joue. Soudain on entend plusieurs coups de feu. Christophe, le bras droit de Valérie, Georges, le responsable de la sécurité du palais, et Me Paul entrent sur scène, armés. Mireille est au sol, abattue. Georges force ramasser l'arme de Mireille, Me Paul la tient en joue. Christophe se dirige vers Valérie.

Christophe : Madame la présidente, vous allez bien ?

Valérie : Elle a voulu me tuer ! Elle a voulu me tuer ! Christophe, je... Mais vous avez tué ma sœur !

Christophe : Il semblerait, oui, asseyez-vous !

Il l'installe sur un fauteuil.

Georges Dans son talkie-walkie : Appelez tous les gardiens ! Pas d'inquiétude pour la fusillade, la situation est sous contrôle ! Que personne n'entre dans le bureau de la présidente, personne ! Paul !

Me Paul : Monsieur ?

Georges : fermez la porte du bureau à clef, situation d'urgence !

Me Paul : Bien monsieur.

Me Paul rengaine son arme, et sort fermer la porte.

Christophe : Tu dois réagir, Valérie, elle a essayé de t'assassiner, et nous t'avons sauvé la vie, le reste n'a pas d'importance ! Tu pouvais pas la sauver !

Georges : Christophe, il nous faut un scénario, là. Et vite !

Christophe : ça ne peut pas être ta sœur, Valérie, tu comprends ça ?

Georges Au talkie-walkie : Un individu a pénétré dans le palais, à l'insu de l'équipe de sécurité. Il a tenté de tuer la présidente.

Christophe : la présidente était en conversation avec sa sœur, un grand moment familial, beaucoup d'émotions !

Georges reprenant l'histoire de Christophe : La présidente était avec sa sœur, il a forcé la porte du bureau ! *Masquant le talkie-walkie Paul !*

Me Paul revenant : Monsieur ?

Georges : Forcez la porte du bureau, par l'extérieur ! Un bon coup d'épaule !

Me Paul : ça va être douloureux, ça...

Georges : Discutez pas, c'est un ordre.

Me Paul : Bien Monsieur.

Il ressort, on entend des coups portés à la porte.

Christophe : L'individu est entré comme une tornade dans le bureau, la présidente et sa sœur étaient tétanisées !

Georges au talkie-walkie : l'individu est entré, une arme à la main, il l'a braquée sur la présidente !

Christophe extatique : mais dans un élan du cœur ! Avec cette grandeur du sacrifice qui fait sa gloire ! La sœur de la présidente s'est jetée sur l'agresseur, ils se sont battus pour la maîtrise de l'arme, et le coup de feu est parti !

La sœur de la présidente s'est effondrée dans les bras de la présidente, la présidente pleurait, elle disait : « Mireille, pourquoi ? Mireille, ma chère sœur, pourquoi avoir fait ça ? ».

Les agents de sécurité ont soudain jailli des portes attenantes au bureau, ils ont abattu le forcené avant qu'il achève sa sinistre besogne ! Et ils ont sécurisé le périmètre !

La sœur de la présidente rendait son dernier souffle dans les bras de la présidente.

La présidente sanglotait : « pourquoi, ma sœur, pourquoi ? » et la sœur répondait : « Je ne pouvais pas faire autrement, ma vie n'est rien, en comparaison de ta mission... Valérie, jure-le moi... jure moi que tu mèneras à bien la mission pour laquelle le peuple t'a élu ! Jure-le-moi ! »

« Je te le jure, Mireille, ma sœur, je te le jure sur ma vie, ton sacrifice ne sera pas vain ! »

Et la sœur de la présidente s'est éteinte, un sourire aux lèvres, confiante. Le pays était en de bonnes mains, sa sœur avait juré, et sa sœur ne romprait jamais la promesse faite à une morte...

Tout le monde l'a écouté, regardé, sous le choc du scénario qu'il est en train de monter.

Au bout d'un petit moment, Georges reprend le talkie walkie.

Georges : La sœur de la présidente s'est interposée, il y a eu un échange de coups de feu ! L'agresseur et la sœur de la présidente sont morts. La présidente est saine et sauve, je répète : la présidente est saine et sauve ! Vous aurez tous les détails un peu plus tard !

Il range son talkie-walkie. On entend la porte céder. Me Paul revient, en se massant l'épaule.

Me Paul : C'est fait.

Georges : Bon. Le feu est étouffé. On peut fignoler.

Christophe : Valérie ? Valérie ? Ça va ?

Valérie : Madame la présidente.

Christophe : Pardon ?

Valérie : Tu dois m'appeler « madame la présidente », trou du cul ! C'est quoi ce tissu de conneries ?

Christophe : pas le choix. Si on dit la vérité, tu tiendras pas trois mois en fonction. Tu te rends compte ? Tu peux même pas avoir confiance en ta propre famille ? Quel effet sur la population ?

Georges : Il nous faut un coupable, maintenant.

Valérie : C'est ma sœur, la coupable.

Christophe : Valérie, c'est la dernière fois que je t'entends dire ça ! Elle est morte, elle est déjà bien assez punie comme ça. Maintenant c'est toi qu'il faut sauver !

Georges : qu'est ce qu'on a comme coupable, sous la main, Paul ?

Paul sort une liste.

Me Paul : En ce moment, nous avons de l'extrémiste religieux, pour la religion vous avez le choix... à part le bouddhisme, ce n'est pas très crédible... nous avons un type d'extrême gauche, un ancien anarchiste, nous avons deux skinheads d'extrême droite... Ils sont tous ici au chaud... qu'est-ce que je vous sers ?

Georges : c'est pas bon, ça, c'est trop politique, des gars comme ça !

Christophe : Si un fanatique politique vient descendre la présidente dès le premier jour de son mandat, on va croire que le pays est en pleine guerre civile ! On va se la jouer à l'américaine !

Me Paul : Vous pouvez développer ?

Christophe : plutôt le jeune lycéen bouffé aux jeux vidéos, complètement lobotomisé, comme celui qui a fait un carton dans son bahut ! Il se croyait en pleine partie de « tuez le président IV » et il a été jusqu'au bout ! Ça vous va ?

Georges : Bien. Comment il est entré ?

Christophe : c'est le gamin d'un employé du palais, il lui a piqué sa carte d'accès ! Donc ce n'est pas une défaillance de la sécurité, c'est juste un cas extrêmement exceptionnel et imprévisible !

Georges : on a ça, Paul ?

Me Paul : On a ça. Je vais le chercher.

Christophe : Tu veux un verre, Valérie... Madame la présidente ?

Elle ne répond pas. Georges lui en sert un sur un signe de Christophe.

Christophe : Bon, ça va aller. Tout va très bien se passer.

Valérie regarde sa sœur, comme si elle était surprise de la voir là.

Valérie : Mireille ? Oh Mireille, tu te réveilles ?

Christophe pressé : Il vient ce verre Georges ?

Georges : Oui. Le voilà.

Il sert Valérie, qui boit sans poser de questions.

Christophe : ça commence fort, ce mandat.

Georges : C'est ce que je préfère, dans le boulot. C'est plus marrant que de sécuriser un déplacement à Orléans, dans une usine de jouets !

Me Paul revient, accompagné de Julien, jeune coupable, casquette, jeans et blouson.

Me Paul : Voici Julien, messieurs.

Christophe : Ah très bien, bonjour Julien !

Georges : Madame la présidente, voici l'homme qui a tenté de vous tuer !

Julien s'approche de Valérie et lui tend la main.

Julien : Madame la présidente, c'est un honneur de vous rencontrer, je suis un de vos grands admirateurs !

Valérie : Merci...

Julien : J'ai voté pour vous, vous savez ! Et je faisais même partie d'une équipe de colleurs d'affiches dans le 13^{ème} arrondissement ! Ma mère aussi vous trouve formidable, elle travaille ici, en fait ! Au standard !

Valérie : Vous la remercieriez...

Julien : Si ça ne vous dérange pas, ça lui ferait vraiment plaisir que vous lui signiez un autographe. *// sort une photo.* Elle serait folle de joie !

Valérie : Je n'ai pas de crayon.

Me Paul : Tenez, madame la présidente.

Valérie commence à écrire. Georges, Christophe, et Me Paul ont de nouveau sorti leurs armes.

Valérie : C'est pour ?

Julien : Pour Monique, voilà, avec un petit mot sympa, ce serait cool...

Valérie : pour Monique, une maman hors pair. Ça ira ?

Julien : C'est parfait.

Il range la photo dans son blouson ;

Julien : Alors, comment est-ce que je peux vous rendre service ?

Georges : Si vous pouviez ne pas trop souffrir, ça nous arrangerait !

Ils tirent, Julien tourne sur lui-même et s'effondre. Valérie hurle.

Valérie : mais vous êtes de grands malades !

NOIR.

CHapitre 5

LES MASQUES.

Christophe, Georges, Rose, et le D Martin sont devant, masqués avec des visages de peluches.

Christophe : Alors ?

Georges : Alors ?

Rose : Tout se passe à merveille. La présidente ne sait même plus à quel parti elle appartient. Elle va bientôt pouvoir prendre de bonnes décisions.

Christophe : La phase 1 est terminée. Un bémol sur le déroulé du plan ?

Georges : les huissiers se sont plaints, les tapis étaient très difficiles à nettoyer.

Christophe : Faut qu'ils arrêtent, un peu, tous, avec leurs tapis.

Georges : Mais à part ces petits soucis d'intendance, les choses se sont bien passés.

D Martin : N'oubliez pas que nous travaillons pour elle, avant tout.

Rose : On n'oublie pas. Il faut bien qu'on fasse le nécessaire pour qu'elle comprenne. Vous croyez qu'elle va tenir jusqu'au bout ?

D Martin : Elle tiendra. Elle est en mode survie. Il ne reste que quelques verrous à faire sauter. Après quoi la réalité lui sautera au visage.

Rose : C'est là qu'il faudra être présent pour elle.

Georges : elle peut compter sur nous.

Christophe : nous œuvrons tous pour quelque chose de plus grand.

Rose : Quelque chose de plus beau.

D Martin : Quelque chose qui nous dépasse, et nous écrase.

Georges : Nous œuvrons tous pour la survie d'une jeune femme.

Rose : Et s'il doit y avoir des pertes ?

D Martin : Il y en aura.

Christophe : Il y en a déjà eu.

Georges : Nous œuvrons pour la nation.

Christophe : Et la nation le mérite.

D Martin : Nous allons pouvoir lancer la phase 2. La sœur est hors jeu. Qui l'avait convaincue d'agir ?

Les trois autres : C'est pas moi !

D Martin : Bande de cachottiers !

Rose : L'important c'est qu'elle ne traîne plus dans les pattes de la présidente.

Christophe : La phase 2 ?

Georges : le médicament est prêt ?

D Martin : Il est prêt.

Georges : Le mari ?

Rose : J'imagine qu'il est dans le coin.

Georges : Trouvez-le.

NOIR

Chapitre 6

Parenthèse

Un clown est en train de danser. Un enfant le regarde, il a l'air de s'ennuyer.

L'enfant 2 : tu peux faire un effort, s'il te plaît ? Je ne sens rien, là !

Le clown : Je fais de mon mieux ! Regarde, c'est pas marrant, de me voir danser ?

L'enfant 2 : Non. Tu es ridicule.

Le clown : Et ça ? Et ça ?

Le clown tente des grimaces, des chutes, il cherche à le faire réagir.

L'enfant : Toujours pas. Je me demande si je suis pas un peu vieux pour ces bêtises...

Le clown : Non non ! Tu n'es pas trop vieux, pas du tout ! Il n'y a pas d'âge pour la magie, pour le rire ! Regarde mon maquillage ! Regarde mon costume ! Je tombe, regarde, je tombe !

L'enfant : un grand qui tombe, ça ne me fait plus rien. Vous tombez tout le temps.

Le clown : Mais je suis pas qu'un grand ! Moi ! Regarde je suis amoureux !

Le clown joue la scénette du clown amoureux, timide, qui sort un bouquet de fleur pour l'offrir à une femme invisible. Celle-ci refuse le bouquet. Alors il est triste.

Le clown : C'est beau, non ?

L'enfant 2 : Non. C'est pas beau. C'est minable. T'es un minable, le clown. Faut pas lui offrir des fleurs, à la fille. Faut lui payer un coup. Après elle sera soûle et elle rigolera à tes blagues nulles.

Le clown agitant le doigt, moraliste : L'alcool, c'est mal.

L'enfant 2 : Bah pourquoi il y en a autant ?

Le clown : Parce que les gens aiment ça, je suppose.

L'enfant 2 : Les gens aiment ce qui est mal ?

Le clown : Faut croire...

L'enfant 2 : Et toi tu offres des fleurs ? T'aurais pas plus de succès, si tu lui donnais une bouteille de vodka ?

Le clown : Sans doute...

Il sort une flasque de son costume et commence à la boire.

L'enfant 2 : Ah bah bravo !

Le clown : Tu me déprimes, gamin. Il n'y a plus rien qui te fait rêver. Je me sens inutile.

L'enfant 2 : Si, y a des trucs qui m'ont fait rêver. Y a la télé. Y a les scooters. Y a Camille, qu'est devant moi, en classe. Y a que quand je serais grand je serais un footballeur.

Le clown : Super. *Il boit.*

L'enfant 2 : Attention, quand même. Tu vas avoir mal au cœur.

Le clown : ça t'inquiète ?

L'enfant 2 réfléchit un instant : Non.

Le clown : Bah alors.

Il boit.

L'enfant 2 : Bon, je vais te laisser, moi, hein... ça me plombe le moral, de te voir picoler...

Le clown ivre : Et tu vas où ?

L'enfant 2 : Je vais jouer à la console. Il me reste que 50 personnes à tuer avant de passer au niveau suivant.

Le clown : Monter d'un niveau ? C'est comme grandir ?

L'enfant 2 : Un peu, ouais.

Le clown : Tu dois tuer des gens pour grandir ?

L'enfant 2 : oui. Dans le jeu. Parce qu'en vrai j'ai pas le droit.

Le clown : Bah amuse-toi bien, alors.

L'enfant 2 : Merci. Toi aussi.

L'enfant 2 a récupéré son sac à dos, il sort. Le clown reste seul et continue à boire. Il s'assoit au sol et perd connaissance.

Entrent un diable et un ange. En courant.

L'ange : il est à moi ! Il est à moi !

Le diable : Non ! Je l'ai vu en premier ! C'est le mien !

Ils attrapent chacun un bras du clown ; et tirent de leur côté.

L'ange : Tu le lâches tout de suite ! Celui-là il est à moi ! Il est bon pour les nuages !

Le diable : Arrête ton char ! D'abord ça fait longtemps que je l'ai repéré ! Ensuite il répond aux conditions pour le sous-sol ! Alors maintenant tu lâches et tu vas plus loin jouer de la harpe !

L'ange : Ecoute ! C'est juste une victime ! Il a passé toute sa vie à chercher à faire rire des gamins ! Il mérite de monter !

Le diable : Oui, mais là, il a lâché l'affaire ! Il a abandonné ! Regarde-le ! C'est le dernier moment qui compte ! Il a perdu la foi, alors il est pour nous ! Ne t'en fais pas, on va bien s'en occuper !

L'ange : Mais y en a marre à la fin ! Ça fait le quatrième que tu me piques sous le nez ! C'est quoi cette époque ! Y en a pas un seul qui a un peu confiance ?

Le diable : C'est la vie, mon p'tit pote ! Vous avez qu'à pas rester cachés tout le temps ! Ces braves gens finissent par vous oublier ! Ils ont trop de soucis !

L'ange : C'est vous qui les créez, les soucis !

Le diable : Ah ça, on bosse dur ! Normal qu'on soit payé ! Vous, vous en glandez pas une ! Vous dites qu'ils ont juste à croire, et paf ! Après vous vous posez sur un bout du nuage, et vous fumez de l'encens ! Vous croyez que ça tombe tout cuit ?

L'ange : Mais j'y peux rien, c'est les règles !

Le diable : Les règles, c'est d'essayer de se faire le plus discret possible ? C'est bien des règles de fainéants, ça ! T'as vu, nous ? On produit ! On compte pas nos heures ! Alors on a du résultat !

L'ange : C'est le libre-arbitre, on peut pas toucher à ça !

Le diable : On y touche pas non plus, au libre-arbitre, mon p'tit pote ! On a juste à multiplier les tentations !

L'ange : Je peux rien faire, alors, moi ?

Le diable : T'as qu'à en parler à ton patron. Et maintenant tu lâches le clown !

L'ange lâche le clown. Le diable l'aide à se relever.

Le clown : J'ai froid.

Le diable : T'inquiète, ça va s'arranger.

Ils sortent.

L'ange reste seul, un moment, il a des gestes de colère, donne des coups dans l'air. Puis il sort.

NOIR

CHapitre 7

VENdre SON âME

Valérie est allongée sur son bureau. Elle dort.

Le docteur Martin entre, une boîte de médicaments à la main. Il s'assoit et attend.

Valérie soudain se réveille en sursaut.

Valérie : Nom de dieu ! C'est fou, ça ! Mais c'est quoi ces rêves que je fais ?

D Martin : Vous vous êtes un peu reposée, madame la Présidente ?

Valérie : à peine. J'ai encore des rêves épuisants. Vous le saviez, vous, qu'on pouvait se battre pour l'âme d'un clown ?

D Martin : Non, je l'ignorais. Mais avec ce qu'il vous est arrivé. Je ne suis pas surpris. Ça fait beaucoup à digérer.

Valérie : On a abattu ma sœur devant mes yeux, parce qu'elle cherchait à m'assassiner. Ça va être comme ça tout le temps ?

D Martin : ça dépend, il vous reste beaucoup de sœurs ?

Valérie : Alors ça c'est très drôle.

D Martin : Ecoutez, Madame la Présidente, il faut que vous soyez sûre d'une chose, ça s'équilibre ! Plus on a de pouvoir, plus on vit de situations violentes ! Les épreuves se mettent naturellement à la hauteur des enjeux ! C'est logique ! Mathématique ! Une lycéenne se fait plaquer, une mère au foyer est trompée, et vous, vous vivez une tragédie antique !

Valérie : Tous les jours ?

D Martin : à la hauteur des enjeux, je vous dis. On ne peut pas se contenter d'une crise d'hémorroïdes, quand on décide une guerre qui va faire des millions de morts ! Ça manquerait de panache ! Vous imaginez la une des journaux ?

Valérie : C'est obligé, cet équilibre ?

D Martin : C'est presque de la poésie, hein ? Vous allez vous-mêmes provoquer un certain nombre de ces épreuves, inconsciemment, pour vous maintenir à niveau ! Pour rester alerte !

Valérie : ça manque de sérieux, votre théorie.

D Martin : Alors ça, c'est pas dans mes livres... c'est plutôt l'expérience qui me fait parler... On choisit ses épreuves : gagner sans souffrir, ça ne se fait pas. Travailler c'est forcément dur. C'est comme ça. On se l'inflige sans raison.

Valérie : pas le choix, alors.

D Martin : Au moins vous êtes prévenue, Madame la présidente. C'est plus que la majorité de vos concitoyens. Je vous ais apporté ça.

Il montre la boîte de médicaments.

Valérie : C'est pour ?

D Martin : C'est pour pas trop décrocher. Ça va arrondir les angles. Vous faites comme vous le sentez, bien sûr. Mais je vous conseille quand même de vous droguer un peu...

On entend la sonnette légère.

Valérie : Deuxième round !

D Martin : Je vous laisse, Madame la Présidente. Ne soyez pas surprise, c'est tout. Faites-vous ce cadeau : ne vous laissez pas surprendre.

Valérie : Merci, Docteur.

D Martin sort. Valérie appuie sur un interphone, sur le bureau.

Valérie : Entrez.

Entrent Mlle Rose, secrétaire, accompagnée de Me Pierre, huissier.

Rose : Madame, la Présidente, je vous amène le tout-venant pour la journée. Quelques signatures, quelques décisions. Je ne vais pas vous déranger très longtemps.

Valérie : Vous ne me dérangez pas, Rose.

Rose : Vous êtes en deuil, Madame la présidente.

Valérie : Ah oui. C'est vrai.

Rose : Alors nous avons deux trois petites choses qui ne supportent pas d'attendre. Vous voulez commencer par quoi ? Économie ? Social ? Politique étrangère ?

Valérie : Je ne devrais pas voir ça avec le gouvernement, plutôt ? Avant de décider ?

Rose : Vous vous croyez en république, madame la présidente ?

Valérie : ...

Rose : Je plaisantais, madame la présidente.

Me Pierre : Ils auront la charge d'appliquer vos décisions, madame. Et de les justifier au grand public.

Valérie : Economie, alors...

Rose : L'association des grands patrons aurait besoin que vous fermiez les yeux sur une série de délocalisations. Ils proposent de s'installer en Europe de l'Est. Cela leur permettrait de réduire leurs charges, et donc les prix de leurs produits.

Valérie : Ce n'est pas très bon pour l'emploi, ça...

Rose : Vous gagnerez en pouvoir d'achat ce que vous perdrez en emploi.

Me Pierre : Les petits salaires votent plus que ceux qui n'ont pas de salaire du tout. Ils ont d'autres chats à fouetter.

Rose : Comme trouver à manger, installer un petit carton dans un coin de rue, s'habiller chez Emmaüs...

Valérie : Il faut juste fermer les yeux ? Ça ne fait pas très chef d'Etat... Il faudrait sans doute que j'annonce quelque chose...

Me Pierre : Pourquoi ne pas subventionner ces délocalisations ?

Rose : Les entreprises récupérerai ainsi la moins value de leur produit, ils baisseraient leurs prix sans toucher à leur marge.

Me Pierre : Et vous passeriez pour l'artisan de ce gain de pouvoir d'achat.

Valérie : L'état ne va quand même pas subventionner une délocalisation !

Rose : Non. Madame la présidente, vous allez subventionner une baisse des prix.

Me Pierre : Tout est dans la manière de le dire.

Rose : C'est un coup de pouce aux petits budgets.

Me Pierre : Et tout le monde est content.

Valérie : Ils vous payent, c'est ça ?

Me Pierre et Rose : Oui, madame la Présidente.

Me Pierre : Comme ils ont payé votre campagne.

Rose : Dossier suivant ?

Me Pierre : International ? En 4 lettres ! Je suis un pays riche en pétrole actuellement sous la coupe d'une force étrangère, je n'ai aucun lien officiel avec votre pays, mais j'aimerais bien ! Je propose de réduire mes prix sur le baril, et de faciliter l'exploitation de mes réserves en zone en guerre ! En échange j'aurais besoin de deux trois petites cargaisons d'armes et de munitions, afin de faciliter la transition d'un état dictatorial à un autre !

Valérie : J'ai mal à la tête.

Rose : Vous souhaitez une aspirine.

Valérie : non. Mais attendez une seconde.

Elle se dirige vers son bureau, prend un cachet du D Martin, et l'avale.

Me Pierre : Donc, les armes, on les envoie ?

Valérie : Ce n'est pas bien, d'armer une guerre civile.

Me Pierre : Je ne suis pas journaliste, Madame la Présidente. Si vous voulez que les gens travaillent, il faut bien que les voitures roulent. Et si on doit payer tout le pétrole au prix fort, ce sera vélo pour tout le monde.

Rose : ce n'est pas comme si vos électeurs avaient les moyens de s'offrir le litre de diesel à 4 €.

Valérie : alors on envoie. Mais pas de la fabrication française. Si on trouve une de nos armes dans les mains d'un type qui a tiré sur un soldat allié, ça fera mauvais genre.

Me Pierre : Nous fabriquons Russe ?

Valérie : On peut ?

Me Pierre : Très facile, il suffit qu'elles marchent moins bien, et qu'elles sentent la vodka.

Valérie : ...

Me pierre : Je plaisantais, Madame la présidente.

Valérie elle commence à planer : très amusant. Je me sens mieux. Tout d'un coup, nettement mieux. Efficaces, les pilules du D Martin.

Rose : Social, maintenant. Une grève dure à l'usine Martilor. Ça commence à déborder par les côtés : les syndicats arrivent à s'entendre.

Valérie joyeuse : Envoyez les CRS, vous leur rentrez dedans, vous agissez vite. Qu'ils n'aient plus assez de dents pour négocier.

Rose : Bien, Madame la présidente.

Me Pierre : La cité des Bois jolis s'est embrasée cette nuit. Deux policiers sur le carreau. On a tiré au fusil mitrailleur.

Valérie joyeuse : Envoyez l'armée. Vous tirez dans le tas, et vous faites passer les dégâts sur le dos des délinquants. Quand la fumée est retombée, on fouille pour chopper deux trois coupables ! Vraiment très bien, ces pilules, tout m'a l'air très clair tout d'un coup !

Me Pierre : ça ne règlera pas le problème des cités, ça...

Valérie joyeuse : Personne n'a réussi à le régler, on ne le règlera pas, alors autant défouler les troupes !... Autre chose ?

Rose : Non, Madame la Présidente... C'est bon pour moi... Je transmets les consignes aux ministres...

Elle sort.

Me Pierre : Voulez-vous que je fasse venir Monsieur Christophe ?

Valérie : Pour quoi faire ?

Me Pierre : Pour les communiqués à la presse... Vous envoyez l'armée dans les banlieues... ça risque de se savoir...

Valérie : faites donc ça.

Me Pierre s'apprête à sortir.

Chapitre 8

Perdre L'époux avec Le Sourire

Soudain, entre Me Paul. Un peu pressé.

Me Paul : Madame la présidente ! Madame la présidente !

Me Pierre le saluant : Me Paul.

Me Paul le saluant : Me pierre.

Valérie : Qu'y a-t-il, Paul ?

Me Paul : Nous avons un problème, euh... personnel...

Me Pierre : la famille ?

Me Paul : oui.

Me Pierre : Si on pouvait s'en débarrasser...

Valérie : Vous avez déjà commencé, il me semble.

Me Pierre : Toutes mes excuses, Madame la Présidente.

Me Paul : C'est monsieur qui veut entrer. Il a forcé la porte du palais. Et il monte, là.

Valérie : Mon mari ? Et alors ? Il peut venir me voir !

Me Paul : C'est-à-dire qu'il n'est pas dans son état normal...

Me Pierre : Que veux-tu dire ?

Entre Christophe, qui tient Jules par le col. Ce dernier est visiblement complètement ivre.

Valérie : Jules ?

Jules : Salut, chérie ! Comment tu vas ?

Christophe : J'ai eu de la chance d'avoir été appelé par Rose ! J'ai croisé votre époux alors qu'il essayait d'enfoncer toutes les portes qu'il voyait !

Jules : Ben ouais... Je sais pas où il est son bureau, aussi, alors je cherche !

Christophe : si un journaliste l'avait vu, vous imaginez le scandale ?

Jules : Moi je dis, y a qu'à indiquer ! Une grosse flèche marquée « bureau de la présidente » ! Ce serait plus simple...

Valérie : Mais qu'est-ce que tu as fait ? Où étais-tu, tu as vu ton état ?

Jules : Ah, ça... je me rappelle plus...

Christophe : Madame la présidente, permettez-moi de l'interroger !

Valérie épuisée : Si vous voulez... Moi je vais m'allonger un peu...

Elle se recouche sur son bureau.

Jules : chérie ? Tu me laisses avec tes gros bras ? Chérie ?

Christophe : madame la présidente se repose, monsieur. Veuillez vous asseoir.

Il le pousse au sol.

Christophe : bon. Tu as du passer la nuit à faire la fête, pour être dans cet état !

Jules : je sais plus... j'ai beaucoup bu...

Christophe : Tu fêtais la victoire de madame, c'est ça ?

Jules : Non, ça non... je fêtais pas ça... surtout pas...

Me Paul : Tu n'as pas fêté sa victoire ? Tu n'es pas content de sa victoire ?

Jules : Non... C'est du flan, cette victoire. C'est du chiqué ! J'ai pas envie de jouer à ça !

Me Paul : Du chiqué ? Elle a remporté le second tour avec 10 points d'avance, et sa victoire c'est du chiqué ?

Jules : Pff... elle pas plus de pouvoir qu'avant ! Vous êtes toujours là, autour d'elle, comme des mormions ! Elle peut rien décider de toute façon !

Christophe : Tu trouves amusant de faire honte à Madame la présidente ?

Jules : Vous trouvez marrant de lui faire croire qu'elle préside un truc ? Je suis sûr que c'est chaque fois la même histoire, le mec arrive, il est élu, et vous débarquez pour l'écraser, et le rendre amorphe ! C'est vous les chefs, je le sais, moi !

Me Pierre : Ce n'est pas vrai. Mais on ne peut pas vous laisser divaguer comme ça. Ce serait une très mauvaise publicité !

Jules : Et vous allez faire quoi, me descendre ?

Valérie : Oh non ! Pas encore ! ... Je dors, faites moins de bruit !

Christophe : On peut faire pire. On peut vous rayer de sa vie ! On peut vous faire enfermer !

Jules : ça c'est pas grave, j'en veux plus de cette vie.

Me Pierre : ça ne vous plaît pas, d'être le mari de la présidente ?

Jules : Non ! Je me sens castré ! Complètement inutile ! Mes potes m'appellent « la première dame » !

Me Paul : Ce n'est pas gentil...

Jules : J'ai toujours été là pour elle ! Je me suis occupé de la gosse pendant qu'elle faisait son petit délire de campagne ! Et si ça doit être pire maintenant, à cause de vos petits jeux, moi je dis stop ! Je veux pas vivre ça !

Me Pierre : Je ne vous aurais pas cru aussi vieux jeu, Monsieur.

Jules : Faut que je fasse quoi ? Que je m'occupe des enfants malades et des femmes enceintes, pendant qu'elle fait la guerre au monde entier ? Que je fasse semblant d'être comblé ? Avec des sourires ? Que je porte des robes de coco chanel ?

Me Paul : Vous n'aurez pas à porter de robes, allons...

Jules : Je veux pas faire la potiche ! C'est pas un rôle pour moi ! J'en veux pas !

Christophe : Vous ne pouvez pas agir comme ça, vous allez lui nuire !

Jules : C'est déjà fait, mon p'tit pote ! J'me rappelle où j'étais, cette nuit, accrochez-vous : j'ai passé la nuit dans des boîtes de strip-tease ! Et je me suis soulé avec des filles ! Ouai ! Et j'en ais payé des tournées, à la santé de l'Elysée ! Tout le monde m'a vu ! Alors les journalistes vont se gaver, ce matin !

Me Pierre : ça va lui compliquer les choses, votre petite crise de la quarantaine...

Jules : Et puis quoi ? Vous êtes les seuls à pouvoir lui pourrir la vie ? C'est d'abord le boulot du mari, d'être un emmerdeur !

Me Paul : Allez, dites nous tout !

Jules : De quoi ?

Me Paul : Vous avez vos règles, c'est ça ?

Jules est stupéfait

Me Pierre : Mademoiselle, il ne faut pas se mettre dans des états pareils, vous savez...

Jules : Mais arrêtez ça !

Me Paul : Si vous avez besoin d'un petit moment, pour vous retrouver... on peut organiser un séjour en centre de thalasso, avec spa, jacuzzi, manucure... Vous aimez les bains de boue ?

Jules : Arrêtez ça, putain !

Christophe : Moi je comprends, ça fait beaucoup d'un coup pour une jeune femme comme vous, il faut avoir de sacrés épaules pour supporter une telle pression ! Vous voulez que je vous fasse un gâteau ? Au chocolat ? C'est bon pour les nerfs !

Jules : Arrêtez ! Arrêtez ! Mais ça va pas ? Vous pétez un plomb, les mecs ? Vous arrêtez ça où moi je vous enfonce mon poing dans la gorge !

Ils réfléchissent un instant.

Me Paul : C'est une crise d'hystérie ?

Me Pierre : Je pense, oui. Une crise d'hystérie.

Christophe : On peut comprendre. Mais c'est quand même un peu lourdingue...

Jules en tapant des pieds : Mais arrêteeeuuuh ! J'en ais marre, c'est pas drôleeeuuuh !

Entre le D Martin.

D Martin : Que se passe-t-il ?

Me Paul : Ah ! Docteur ! C'est la première dame. C'est l'élection, toute cette pression.

Me Pierre : un coup de stress en trop...

Christophe : Et on pense qu'elle a ses règles...

D Martin : Voyons ça...

Jules : M'approche pas, toubib, m'approche pas...

D Martin : Ecoutez... Madame... il n'y a que des amis autour de vous, laissez-moi vous aider...

Jules : Vous êtes des psychopathes, je vais très bien ! Je le vois votre petit manège, vous voulez me faire craquer !

D Martin : Déni de la réalité.

Christophe : Délire paranoïaque.

Me Paul : Et une petite dose de schizophrénie...

Me Pierre : Voire un dédoublement de la personnalité !

D Martin : Vous êtes mure pour la camisole, madame.

Jules : Non ! Non ! Non ! Je ne veux pas, je n'y crois pas *il s'effondre petit à petit au sol, la tête dans les mains, en se balançant d'avant en arrière.* Non, non, non... c'est pas possible, c'est pas possible...

D Martin va réveiller Valérie, doucement : Madame la présidente ? Madame la présidente ?

Christophe : Me Pierre, faites appeler une ambulance, discrètement.

Me Pierre : Bien monsieur.

Il sort.

D Martin : Valérie ?

Valérie : Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

D Martin : C'est votre mari, madame la présidente. C'est délicat... Je crois qu'il fait une dépression...

Valérie ensommeillée : Une dépression, c'est quoi cette connerie ?

Elle va le voir. Il se balance toujours. Autiste. Me Paul s'est agenouillé à ses côtés pour le soutenir.

Valérie : Jules ? Jules ? Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

Jules : Non... non... c'est pas possible... j'ai pas mes règles... je veux pas de bain de boue...

Valérie : Hein ? Il parle d'avoir ses règles ?

Christophe : Pur délire, madame la présidente...

D Martin : Je n'ai pas à vous donner d'ordres, madame. Mais la situation est délicate.

Christophe : Pourquoi ça ?

D Martin : Le mari de la présidente qui nous fait une crise de nerfs... Sauf votre respect, madame la présidente, mais ça pue... les journalistes et l'opposition vont se jeter dessus comme des affamés.

Christophe : Je suis sûr que votre époux s'en voudrait de vous faire du mal.

D Martin : Nous pouvons le faire interner, discrètement, dans un établissement très confortable. Le temps qu'il se remette...

Valérie : Je ne sais pas...

Christophe : Vous êtes la présidente, prenez la décision qui convient.

D Martin : Vous n'avez qu'à signer cette décharge, et je m'occupe de tout. Il ne lui arrivera rien.

Valérie elle prend un stylo et signe les papiers que D Martin lui tend : Mais pour ma fille ? Pour Angèle ? Qu'est-ce que je vais lui dire ?

Christophe : Un problème à la fois, madame la présidente. Nous nous en occuperons le moment venu !

D Martin il vient de faire une piqûre à Jules : Emmenez-le, je vous prie. Mais évitez le grand hall.

Me Paul : Bien, Docteur.

Christophe et Me Paul prennent Jules sous les épaules et le sortent.

Valérie et le D Martin restent seuls.

Valérie : Depuis que je suis présidente, tout s'effondre autour de moi... Ma famille, mes repères, tout s'écroule.

D Martin : Vous avez pris le médicament que je vous ai fourni ?

Valérie : Oui, une fois.

D Martin : Prenez en encore, Valérie.

Il lui en donne un.

Valérie : Je pensais avoir une vie stable, bien rangée. Et elle s'effrite dès qu'on la bouscule un peu.

D Martin : C'est une mue, Valérie.

Valérie : Pardon ?

D Martin : Une mue, vous vous débarrassez de votre ancienne peau pour en arborer une nouvelle, plus belle, plus pure, plus... forte...

Valérie : Ma famille, c'est une vieille peau ?

D Martin : Non. Mais elle tenait pas bien, vous l'avez vu... ce n'est pas génial, mais il vaut mieux le savoir, non ?

Valérie : Sans doute, Docteur, sans doute...

D Martin : Allons, votre nouvelle peau vous va à ravir, Valérie. Et nous sommes là pour vous guider. Vous ne risquez rien tant que vous nous gardez près de vous.

Valérie : Merci.

Elle avale le cachet.

D Martin : C'est très bien, Valérie.

NOIR.

CHapitre 9

LES MASQUES, 2.

Georges, Christophe, Rose et le D Martin sont de nouveau réunis, masqués.

Georges : C'est trop beau ! J'aime tout ça ! Oh j'aime ça ! J'aime notre travail, j'aime notre mission ! Et je vous aime, vous aussi !

Rose : On t'aime, nous aussi, mon petit poulet !

D Martin : Vous êtes mignon, quand vous faites preuve de tendresse.

Georges : C'est vrai, je vous jure. Nous faisons du bien autour de nous, et personne ne le sait ! Nous sommes de ces ombres qui rafraichissent le corps du pays, sans qu'il s'en rende compte... nous sommes, nous sommes des anges !

Christophe : C'est marrant, je me serais plus vu comme une sorte d'éminence grise, genre sombre, poussiéreux... celui qu'on croise au détour d'une porte... celui qu'on voit jamais en pleine lumière... à peine propre... Tu vois ?

D Martin : On prend son pied comme on peut. Je me contente du boulot, moi.

Rose : Les garçons, vous êtes rigolos, à vous inventer des histoires, à chaque fois... dès qu'il y a un peu de mystère, vous vous inventez des personnages pas possibles ! Moi, c'est comme le docteur. Je me contente de faire le boulot.

Georges : Désolé d'être heureux ! Tout de même, notre mission, ça a quand même de la classe

Christophe : est-ce que la patronne va passer ?

Grand silence, évoquer la patronne les gêne.

D Martin : Merci. Tu viens de jeter un froid.

Christophe : Ben quoi ? Faut pas flipper comme ça, les gars ! Elle est pas si méchante !

Rose : Toi, t'es vraiment pas un rapide... pas méchante ? Mets-toi à la place de la présidente, et redis-le, pour voir !

Christophe : Comment ?

Rose elle le guide, et lui masque les yeux : Tu te mets à la place de la présidente, élue au suffrage universel, tu viens de perdre ta sœur, ton époux, on te drogue, on te dit que c'est pour ton bien.

Christophe : Ouais, d'accord, j'y suis...

Rose : Les gens en qui tu as confiance, ils cachent leur jeu... si tu savais ce qu'ils attendent de toi, tu quitterais le palais en hurlant « aux fous ! » tu foncerais dans la première rédaction pour tout raconter à un journaliste...

Christophe : J'y suis...

Rose : Maintenant, tu penses à la patronne, et tu te dis que c'est elle qui a tout organisé.

Christophe a un frisson, il serre ses bras contre lui.

Christophe : ah ouais, d'accord... je vois... je... la vache... elle est méchante...

Rose le laisse tranquille.

Georges : Si elle doit passer, c'est pour en rajouter à la mission. Et moi je trouve qu'on en a assez fait, là...

D Martin : Donc, si elle pouvait ne pas passer, ce ne serait pas plus mal...

Angèle apparaît en fond scène, masquée elle aussi, et portant une toge.

Angèle : Vous parlez de moi ?

Ils sursautent tous. Et ne la regardent pas.

Angèle : Vous parlez de moi ? Parce que je ne suis pas si mauvaise, vous savez... Je fais ça pour son bien... C'est vrai que c'est un jeu cruel, et je vous jure que je n'y prends aucun plaisir...

D Martin : Nous n'en doutons pas, mademoiselle.

Angèle : Ce qui pour vous n'est qu'un travail, pour moi, c'est un fardeau. *Touchant Georges à l'épaule* Mais vous avez le droit d'être satisfait de votre travail...

Georges : Merci, mademoiselle...

Angèle : Moi, je ne peux pas me permettre d'être heureuse de mon fardeau. *A Rose, très près de son visage* Vous le comprenez, n'est-ce pas ?

Rose : oui, mademoiselle, je... je comprends...

Angèle : Je sais que je me maudis, à agir ainsi. Je sais que je ne serais jamais pardonnée. Je sais que je suis une sacrifiée. *Vers Christophe* Obligée de me brûler les ailes pour pouvoir approcher le diable... et le détruire !

Christophe : je n'ai rien fait, mademoiselle...

Angèle : je ne parlais pas de vous, imbécile !

Christophe soupire de soulagement.

Angèle : Vous m'avez écoutée. Et vous avez acceptée de jouer cette tragédie en mon nom. Car j'étais la seule à pouvoir vous le demander.

D Martin : Nous le savons. Pour n'importe qui d'autre : nous aurions refusé.

Angèle : Je suis heureuse de le savoir. Je ne peux pas imaginer que n'importe quel couillon avec un peu d'argent puisse faire ce que je fais ! Ce serait une horreur pour notre pays !

Georges : Certains ont essayé. Mais ça ne va jamais très loin.

Christophe : Ils se sont toujours arrêtés avant la fin... ils manquent... je sais pas... ils veulent y survivre... ils veulent que leur vie redevienne comme avant, quand c'est terminé...

Georges : Ils ne se sacrifient pas. Ils ne... ils ne mettent pas le feu à la ferme, pour trouver le diamant qui y est caché... !

Angèle : Le feu à la ferme, c'est une belle image, oui... Une très belle image... Je mets le feu à la ferme...

D Martin : Vous vous sentez bien, mademoiselle ?

Angèle : comme une suicidée, docteur... J'ai décidé de la voir.

Rose : pardon ? Mais ça ce n'était pas du tout prévu ! Normalement tout est fini, on a fait ce qu'il y avait à faire, elle est à nous, maintenant ! Tout à nous !

Angèle : Ce n'est pas fini. Il me reste, moi.

D Martin : Je comprends...

Rose : ah mais non ! Vous n'êtes plus dans la ferme, mademoiselle ! Vous n'allez pas, comme ça, vous jeter dans le brasier !

D Martin : Hélas, si.

Angèle : Je fais partie de la ferme. Que je le veuille ou non, j'appartiens à cette putain de ferme ! Regardez ce que je fais, ce que j'organise, regardez-vous, qui êtes en train de me craindre ! Et dites-moi que je ne devrais pas brûler avec la ferme pour que ça se termine !

Georges : ça devient vraiment tordu, cette histoire...

Christophe : fais comme moi, tu te contentes d'obéir aux ordres, et hop !

Angèle : Si je reste, il n'y a rien de neuf ! Au contraire ! S'il ne reste que moi, c'est comme si on avait fait tout l'inverse !

D Martin : On fait le ménage. Puis on fait disparaître les balais.

Angèle : Voilà.

Rose : ça va être dur.

Georges : très dur.

Christophe : Vous allez pouvoir supporter ?

D Martin et Angèle : Oui.

D Martin à *Angèle* : Désolé, je répondais pour vous... un réflexe.

Angèle *elle tend une fiche à Christophe* : appelez cet homme. Je... Il me connaît bien... il devrait être efficace...

Christophe : D'accord.

Angèle commence à sortir. Puis elle se retourne.

Angèle : et s'il vous plaît. Ne gâchez pas tout. Ne me faites pas de cadeau.

Georges : Pas de problème, mademoiselle. Vous allez en prendre plein la figure.

Rose : vous allez dérouiller. C'est promis.

Angèle : Merci.

Elle sort.

D Martin : Je vais avoir besoin d'une analyse, quand tout sera fini.

Les trois autres : Preums !

NOIR.

(...)

Pour connaître la fin de cette aventure, demandez moi, je

vous l'envoie aussitôt ! 😊